

Comment en parler à nos enfants

Face à l'horreur de l'assassinat du professeur Samuel Paty, des parents peuvent se sentir embarrassés d'en parler. C'est nécessaire, d'après les spécialistes. Leurs conseils.

PAR VINCENT MONGALLARD

C'EST UN ACTE BARBARE qui s'est invité dans les foyers : lors des discussions à table, à la télévision du salon, sur la tablette de maman et papa connectée aux réseaux sociaux, sur les smartphones. L'assassinat de Samuel Paty par un terroriste islamiste a sidéré des millions de familles. Pas facile pour les parents d'en parler avec leurs enfants tant l'émotion est forte et le scénario de l'horreur inimaginable. Ils ont pourtant un rôle primordial à jouer, surtout en ces vacances de la Toussaint où, deux semaines durant, les explications ne viendront pas des enseignants. Alors, comment trouver les mots pour raconter l'indicible ?

■ Avant 6 ans, on ne dit rien sauf si l'enfant pose des questions

« Avant 6 ans, c'est compliqué d'en parler, il faut prendre beaucoup de précautions. Normalement, l'enfant ne doit pas être devant le journal télévisé. A cet âge-là, le côté imaginaire est très intriqué dans la réalité. Pour lui, la décapitation, c'est le fait des monstres, de l'ogre... », décrypte Emmanuelle Rigon, psychologue clinicienne et psychothérapeute. En revanche, si l'enfant est dans le questionnement, on doit lui répondre. « Mais sans entrer dans les détails », souligne l'auteur du livre « Les Enfants hypersensibles » (Albin Michel), qui propose une version du « gentil » et du « méchant ». Vers 6-7 ans, le sujet peut être évoqué. Mais attention, à cet âge, on n'a pas les mêmes armes pour encaisser



Lille (Nord), dimanche. De nombreux enfants ont participé aux manifestations en hommage à Samuel Paty.

un tel drame que lorsqu'on en a le double. « Il ne faut pas imposer la discussion mais se rendre disponible en posant la question : Est-ce que tu en as entendu parler ? », suggère Ariane Calvo, psychologue à Paris, qui publie jeudi un « Manuel d'autodéfense contre les violences psychologiques » (First). « Ensuite, on explique le drame factuellement, le plus sobrement possible », enchaine-t-elle. Selon elle, il est tout à fait possible d'aborder la religion à cet âge, de montrer qu'il y a « a différentes façons de croire en Dieu ». « Entre 6 et 8 ans, on a une crise mystique », constate l'experte.

■ On suit le rythme de ses interrogations

« Vers 7-8 ans, on enchaîne par graduation, en réglant son pas sur celui de l'enfant », insiste Emmanuelle Rigon. Autrement dit, on ne va pas au-delà du questionnement de son fils ou sa fille. « Ce n'est pas la peine de faire un exposé en trois temps, on se laisse guider, on avance au fur et à mesure de ses interrogations. Sur les modalités de l'assassinat, on lui dit qu'un prof a été tué. Beaucoup d'enfants vont se contenter de cette réponse. S'il veut en savoir plus, on peut lui préciser qu'il a été attaqué dans la rue avec un couteau. Et

si cela ne lui suffit pas et qu'un grand frère lui a par exemple déjà parlé de la décapitation ou de tête coupée, on peut aborder ce fait, on ne se censure pas. Mais on insiste sur le caractère très exceptionnel de ce drame », prévient-elle.

■ L'impact traumatique de la décapitation

Avec les réseaux sociaux, la plupart des préados et ados savent que Samuel Paty a été décapité, certains sont même tombés sur Twitter sur la photo de l'horreur prise par le tueur. « Même sans l'avoir vue, on l'imagine. La représentation mentale de l'acte barbare

peut s'inscrire dans la tête de l'enfant et devenir obsessionnelle si on n'en parle pas. En discuter avec lui, ça apaise la rumination. Il faut lui dire que ce n'est pas juste un coup de sang, mais un acte pour faire peur. C'est un scénario qui paraît irréel. Alors c'est aux parents de ramener du réel là-dedans », avance Ariane Calvo. Pas simple d'aborder le sujet avec les ados. « Le premier souci, c'est qu'ils ne parlent pas », résume-t-elle, rappelant que « la fascination morbide fait partie de l'adolescence ». « Il se peut que certains fassent les malins en ayant une attitude détachée,

en disant *Même pas peur !*, en étant très froids ou en rigolant », signale Emmanuelle Rigon. Pour elle, il s'agit d'un « signe de défense, une manière de se protéger quand on a été touché ». « Il ne faut pas le fustiger, ça traduit peut-être un choc susceptible de se traduire, les jours suivants, par des insomnies, des angoisses... »

■ On en profite pour transmettre des valeurs

Pour Ariane Calvo, « le plus rassurant pour les enfants, c'est qu'ils sentent que leurs parents sont droits dans leurs convictions ». « Il faut une prise de position ferme, déterminée, dire que c'est inacceptable. On prend ses responsabilités en tant qu'adulte », éclaire-t-elle. A ses yeux, cet échange est l'occasion de « réaffirmer son rôle de parents en mettant l'accent sur la transmission de valeurs ». « On est au cœur du pourquoi on a fait des enfants. On peut se saisir de moments comme ça pour mieux connaître son enfant. On sort alors de son rôle logistique, celui qui consiste à faire les repas, emmener ses gamins au foot, à la danse ou chez le médecin », positive-t-elle. Selon Emmanuelle Rigon, il est pertinent de « canaliser ses propres émotions », de ne « pas tomber dans la colère » ou de « fondre en larmes » mais d'adopter un ton « modéré » tout « en condamnant ».

EN AVEZ-VOUS PARLÉ À VOS ENFANTS ?

VOIX express

PROPOS RECUEILLIS PAR MARGAUX BOSCAGLI



Eric Beaucher

44 ans, chimiste Rennes (35)
Oui, j'en ai parlé à mon fils de 13 ans en axant la conversation sur la laïcité, la République, le droit de s'exprimer... plutôt que le geste car c'est un acte violent. Nous avons aussi parlé de l'influence des réseaux sociaux. Ma femme et moi, nous estimons que c'est très important car nous sommes attachés au respect, à la lutte contre les discriminations.



Vincent Glaymann

25 ans, sommelier Paris (XI)
Je vais lui en parler. Je viens de récupérer mon fils de 7 ans après un séjour chez ses grands-parents, alors je n'ai pas encore eu l'occasion. Si possible, je trouve que c'est mieux si ça vient de lui. Sinon, mes parents sont dans l'Education nationale, alors j'ai cet angle d'attaque-là pour aborder le sujet, lui parler du fait que ça aurait pu être eux.



Johannie Poutout

33 ans, accompagnatrice d'enfants en situation de handicap, Suresnes (92)
Non je n'en ai pas parlé parce que je ne savais pas comment leur expliquer. Mon fils de 9 ans en a entendu parler mais il n'a pas abordé le sujet avec moi. Ma fille a 5 ans, c'est encore trop jeune pour qu'elle soit au courant. S'ils posent des questions, on en discutera, mais je ne rentrerai pas dans les détails.



Georgette Osman

45 ans, assistante sociale Charenton-le-Pont (94)
Bien sûr. Mes enfants ont 22, 15 et 7 ans. J'ai abordé le sujet avec mon adolescente de 15 ans, et vaguement avec mon fils de 7 ans. Ma fille était choquée et écoeuvrée. Comme on est chrétiens, je me suis basée sur la Bible pour aborder le sujet. Je lutte pour inculquer à mes enfants un maximum de tolérance, quelle que soit l'origine, la religion...



Jérémie Habittan

44 ans, chef de projet informatique, Saint-Denis (93)
Pas pour l'instant. Mes enfants sont au courant car ils sont au collège et au lycée, alors ils ont vu l'information tourner sur les réseaux sociaux. Mais je trouve que la période est suffisamment anxiogène comme ça. Ce n'est pas une question de tabou, c'est juste qu'on préfère parler de sujets plus positifs dans les jours qui viennent.

JP. VALENTIN/STYRON